

tielle, que la province de Québec et Québec sont deux choses distinctes au point de vue géographique, en ce sens que les bornes de l'une sont bien plus étendues que celles de l'autre. En effet, pour appuyer sa thèse et prouver qu'on ne doit pas tenter la culture de telles et telles essences dans la province, il nomme quelques essences qui croissent bien à Nicolet, à Bécancour, à Gentilly et qui ne font que végéter misérablement près de Québec, au Cap Rouge. Pour nous, nous avons des idées plus larges, et lorsque nous parlons d'essais à faire en Canada et dans la province de Québec, nous pensons à bien des endroits outre le Cap Rouge ou Québec.

(8) Bien qu'il ait lancé l'article que nous sommes à disséquer, monsieur l'abbé se défend d'être contre les expériences. Il admettra bien, cependant, que s'il eut été écouté il y a 8 ou 10 ans, nous n'aurions pas aujourd'hui de raisins à cueillir sur nos vignes; et que si nous l'écoutions actuellement, nous ne saurions jamais à quoi nous en tenir sur le négondo et le noyer noir.

(9) Il est fâcheux que monsieur l'abbé ne puisse donner à sa critique, un autre caractère que celui de la boutade, qui la distingue partout et toujours. Pourquoi, par exemple, dire que le nom de famille *Giguère* est un nom trivial. C'est insulter gratuitement tous les membres de la famille *Giguère*. Il eut dit vulgaire qu'on l'aurait mieux compris, sans cependant lui donner raison. Quant à dire qu'aucun des auteurs qu'à parcourus monsieur l'abbé ne contient ce nom d'étable à *Giguère*, c'est de sa part admettre qu'il ne connaît pas Brown qui a écrit la *Sylva Americana* (v. p. 103). Et pourtant, il est question de bien des auteurs dans la *Flore canadienne*.

L'idée que suggère au gouvernement M. l'abbé Provancher est excellente. Nul doute que des essais encouragés par nos gouvernements seraient fort utiles. Mais, pour les faire avec fruit, il nous semble qu'il faudrait les faire dans un autre endroit qu'autour des édifices publics. Ce soin devrait être dévolu à un spécialiste un peu optimiste, déterminé à essayer avant de condamner, auquel on laisserait le choix, en connaissance de cause, de l'endroit propre à la poursuite de ses expériences.

Pour en finir, monsieur l'abbé, nous vous dirons que si vous êtes si pessimiste aujourd'hui, vous avez, cependant, été optimiste à votre heure. Pour vous le prouver, nous vous citerons la page 9 de votre "Verger canadien" dans laquelle vous dites que "...partout où on peut récolter de mauvaises pommes on peut en avoir de bonnes." Pour notre part nous sommes convaincus que cette phrase est bien d'un optimiste, car nous avons vu des sauvages chargés de pommes détestables, à la Baie des chaleurs, où l'on a, au même endroit, failli à conserver en bon état, et avec des soins extra des pommiers greffés. Et puis, dans le même volume, n'y a-t-il pas un peu d'optimisme en ce qui concerne la culture de la caneberge (*atoca*). Pour notre part, nous savons que la caneberge est sûre, mais pas pour la culture en grand. Du moins, cette culture ne prospère guère aux États-Unis, où l'on sait donner une chance à tout ce qui est susceptible de prospérer.

Admettez, monsieur l'abbé, que le rôle d'optimiste de même que celui de pessimiste, ne doivent jamais être joués

par les savants, ni surtout par le même savant. Il vaut mieux, suivant nous, toujours étudier, toujours chercher, et modifier ses idées suivant que la science acquise par l'étude et l'observation l'exige.

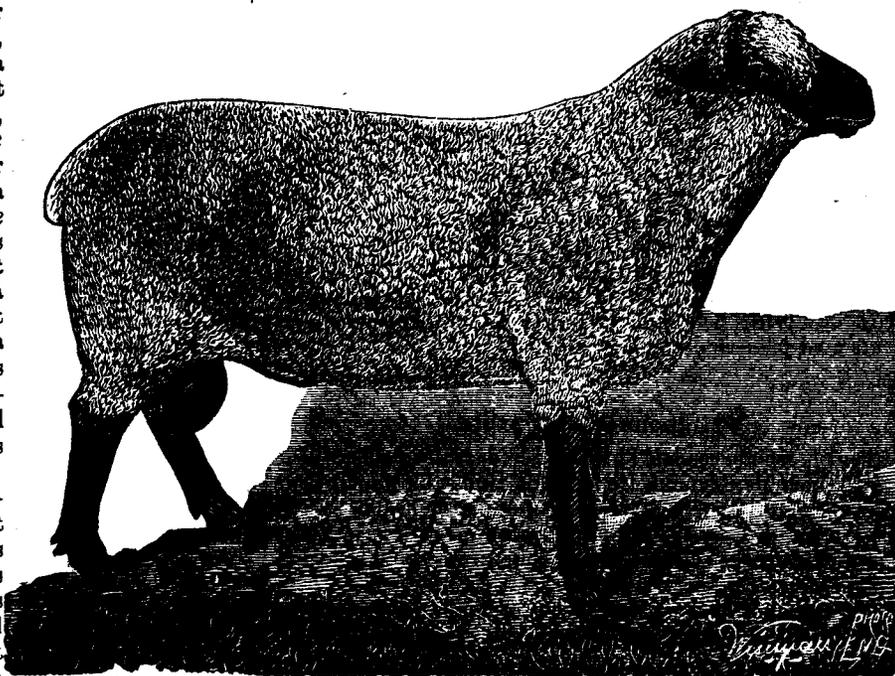
HORTICULTURE.

Plantes d'appartement.

Au moment où nos lectrices liront cet article, elles auront, pour la plupart, entré leurs plantes d'appartement.

Assez souvent, ces plantes ont quelque peu, sinon beaucoup, souffert des gelées hâtives de l'automne, et demandent quelques soins extra pour se remettre.

Le premier soin à donner aux plantes que l'on vient d'entrer est de stimuler leur croissance de manière à leur faire reprendre vite ce qu'elles peuvent avoir perdu par la transplantation, les atteintes de la gelée, etc. Le stimulant le plus à la portée de tous est celui-ci :—Mettez dans un vieux seau



Bélier southdown de 2 ans, 1^{er} prix à l'exposition provinciale de 1882.

consacré à cet usage une couple de pelletées de fumier de cheval et de vache mêlé, puis remplissez le seau avec de l'eau bouillante, laissez refroidir, et appliquez ce thé d'une nouvelle espèce aux plantes sous forme d'arrosement ordinaire.

Comme ce stimulant donne de l'odeur et que sa préparation répugne à certaines personnes, je vais indiquer le moyen de le remplacer. Ainsi, une décoction d'une cuillerée à soupe de guano délayée dans un gallon d'eau, et appliquée après qu'elle est bien dissoute, aux plantes, une fois par semaine, forme un excellent stimulant. Le guano coûte, par petites quantités, de 7 à 8 centins la livre. On peut se le procurer chez M. W. Evans, à Montréal.

L'ammoniaque est aussi employé avec succès. En cristaux, il faut en dissoudre, après l'avoir pulvérisé, $\frac{1}{4}$ d'once pour un gallon d'eau; liquide, une cuillerée à thé suffit dans la même quantité d'eau.

La poudre d'os bien fine fournit aux plantes une excellente nourriture. On l'emploie à la dose de une cuillerée à soupe pour un gallon d'eau.

On préconise beaucoup un autre mode d'application de la poudre d'os. Vous hachez menue de la mousse, vous l'humectez et vous la mélangez intimement avec de la poudre